

HUFFINGTON POST - 24 09 2015

par **Charlotte Montpezat**

Louis Salkind: découverte peinture

– Tu vois Chaton, hier, on a assisté au retour de la peinture. Trois expos : peinture, peinture, peinture. Et des oeuvres d'une telle force, que peu d'autres médium supportaient la comparaison après les avoir vues.

– Et bien, le retour de la peinture... Ce ne serait pas donner un cadre à l'art contemporain chère Maman?

– Oh... Trop d'intelligence pour moi, mon petit... Passe-moi donc la confiture.

Dimanche, 27, si vous êtes à Paris, passez à la Galerie DIX9, dix neuf rue des Filles du Calvaire dans le IIIe. Entre 12h00 et 19h00, Louis Salkind sera là et vous parlera de ses oeuvres, qu'il expose pour la première fois.

A vrai dire, même si vous passez la veille à la galerie, vous avez des chances de le croiser: il peint sur place parce que chez lui, il n'a pas assez d'espace.

Vous verrez, c'est un jeune peintre qui a l'air d'avoir vingt ans, mais qui cache plusieurs vies sous sa casquette.

Tout jeune, il a appris à écrire des histoires et est naturellement devenu scénariste. Puis il a pris conscience de son corps et est devenu danseur. Il y a appris l'ivresse du mouvement. Le contrôle. La pose aussi sans doute. On le voit sur la scène du Châtelet dans Les Fées de Richard Wagner, dans Magma. Il cherche toujours sa voie et se révèle ténor. C'est alors Berlioz qui le ramène sur la scène du Châtelet.

Scénariste, danseur, chanteur... reste acteur. Il le devient pour Matthias Langhoff ou Jacques Lassalle à la Comédie française. Et il n'a qu'à peine trente ans... C'est quand j'étais acteur que j'ai connu une immense déception. Une pièce sur laquelle je travaillais depuis longtemps a été brutalement annulée. Je me suis rendu compte qu'il ne fallait pas que mon travail artistique dépende de qui que ce soit. Qu'il fallait que je trouve une pratique, un art, qui me permette de m'exprimer entièrement et de façon autonome. (Il marque une pause).

La peinture s'est imposée. » Aucun confort dans cette décision, aucun moyen. Autodidacte, ateliers collectifs... Le peu d'argent qu'il a part dans les toiles et les tubes de peinture... Ils sont nombreux comme ça à Paris.

Le soir, il hante les séminaires de philo de Normale Sup. On y parle de Deleuze et Guattari. « Je me suis lancé dans une série de peintures que je voulais hommage à L'Abécédaire. » Finalement ce sera une série d'allégories. 19 toiles, grand format. Et une série de masques, petits formats.

Et là, il faut voir. Facture classique. Fonds neutres. Figures nues. Les modèles (des amis comédiens) assis sur le trépied classique de l'atelier. Au premier coup d'oeil, les corps, les formes, la chair. Des élans, des affaissements. Et puis une inquiétante étrangeté. Les poses décalées, les accessoires triviaux. Un extincteur, des cônes de signalisation, un petit chien, une laisse. « Je cherche à tisser le réel avec l'imaginaire et le symbolique ». Certes. Et puis petit à petit, l'oeil qui s'habitue, qui s'affine et qui voit combien ces corps sont dévorés par la peinture. Combien le fond les immerge, les grignote peu à peu. Ça dérange. On ne sait pas trop comment, ni pourquoi, mais le regard est absorbé à son tour. C'est fort.

A voir aussi ses masques. De plus petits formats qui présentent des figures emblématiques (le pape, un punk, un ouvrier, un avocat) dont le visage est remplacé par un masque rituel de société primitive. Inquiétante étrangeté encore...